L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er juillet 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	88	31
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

Grandes manœuvres anglaises.

Chez toutes les puissances navales et militaires, les grandes manœuvres annuelles prennent une importance de plus en plus grande, tant au point de vue des forces réunies que des exercices, en proportion, du reste, de l'augmentation constante des armements.

Car il ne suffit pas d'appeler sans cesse des hommes sous les drapeaux, de construire de nouveaux canons et de nouveaux navires, il faut surtout enseigner à ces hommes à se servir de ces canons et de ces navires, les entraîner à la guerre pour laquelle ils sont destinés.

Les puissances continentales d'Europe, qui entretiennent d'énormes armées permanentes, exercent chaque année, à l'automne, de nombreux soldats, mais l'Angleterre, qui fait tendre tous ses efforts au maintien de sa suprématie sur les eaux, donne une importance beaucoup plus grande qu'aucune autre puissance aux grandes manœuvres navales. D'ailleurs, sa flotte de guerre, qui, au point de vue du nombre des unités de combat et du tonnage, est à peu près égale aux flottes réunies des deux plus fortes puissances navales, lui permet de donner aux marins une ampleur à laquelle ne saurait prétendre aucun autre pays.

Cette année, c'est dans la Mer du Nord, à l'extrême nord du Danemark, dans le Skager Rack et le Cattégat, c'est à dire dans les grands passages qui conduisent à la Baltique, que vont évoluer les navires de Sa Majesté Britannique.

Trois-cent-un bâtiments de guerre de tous les types, cuirassés, croiseurs, contre-torpilleurs et torpilleurs, ont été mobilisés et sont actuellement sous le commandement de l'amiral Lord Charles Beresford. Cette flotte colossale, la plus nombreuse qu'aucune puissance ait jamais assemblée dans l'histoire du monde, sera divisée en deux escadres, dont l'une, partant de la baie d'Aalbeck, en Danemark, près de la jonction du Cattégat et du Skager Rack, tentera un débarquement sur les côtes orientales de l'Angleterre.

La seconde escadre s'opposera à la marche de la première, de sorte que les manœuvres auront un caractère à la fois offensif et défensif.

Les Anglais sont très fiers de cette manifestation de leur puissance navale, et ce n'est pas sans orgueil, orgueil fort légitime d'ailleurs, qu'ils appellent l'attention dans leurs journaux sur leurs trois cent un navires montés par 68,000 hommes sous les ordres d'un amiral.

Mais il paraît qu'en Allemagne on s'inquiète de ces manœuvres entreprises sur une si vaste échelle près de ses côtes. Les Allemands n'ont peut-être pas tout à fait tort, en ce qui les concerne, de voir d'un œil méfiant les Anglais s'entraîner dans des eaux où une bataille se livrerait probablement en cas de conflit.

La flotte de l'Amiral Beresford n'est certes pas envoyée au Cattégat, pour attaquer inopinément les côtes allemandes, mais le programme des grandes manœuvres indique que l'amirauté anglaise, en le préparant, a indubitablement songé à la possibilité d'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne, guerre dans laquelle l'expérience acquise dans les détroits danois serait très précieuse pour la marine britannique.

Maison Historique.

La maison de Corneille, pour le rachat de laquelle a eu lieu, récemment, au Trocadéro, une représentation solennelle, est connue de tous ceux qui ont visité Rouen. Située dans une rue très fréquentée, elle abrite — ironie des choses ! — un commerce de vins.

Pierre Corneille y naquit, le 6 juin 1606. Quand nous disons qu'il y naquit, c'est sur l'emplacement de cette maison qu'il vint au monde, l'ancienne, la vraie maison de Corneille ayant disparu depuis longtemps. En 1821, elle existait encore. M. de Jouy, l'avait visitée à cette époque et il en donna une description dans son "Hermite en province", suite de l'"Hermite de la Chaussée d'Antin", qui avait eu un si vif succès.

Quelques années après, la vieil le maison fut démolie, ainsi que l'habitation contiguë où était né Thomas Corneille, frère du grand poète. A leur place, on bâtit une autre maison dont le rez-de-chaussée fut transformé en magasin.

De la maison natale de l'auteur du "Cid", il ne reste que la porte d'entrée, qui a été transportée au musée d'archéologie de Rouen.

SPIRALE.

Il paraît que Flaubert devait écrire un roman ayant pour titre la "Spirale." M. W. Fischer vient d'en trouver le plan parmi les papiers de Flaubert que possède Mme Franklin-Grout.

Ce roman métaphysique, dont l'écrivain parle en termes assez vagues, dans une lettre à Louise Collet, mettait en scène un peintre ayant vécu longtemps en Orient. Il en a rapporté l'habitude du haschisch et la seule odeur de ce narcotique suffit à provoquer en lui des hallucinations étranges. Bientôt même, cette odeur n'est plus indispensable ; par sa seule volonté, le peintre arrive à provoquer en lui toutes les sensations qu'il désire.

"Dès lors, dit M. Fischer, ses rêves deviennent réguliers. Mais, au plus beau moment, un réveil brusque le précipite encore dans la réalité. Peu à peu, cependant, ces états se prolongent et étendent comme un réseau sur sa vie active. Les heures de perception nette s'évanouissent et se fondent en un somnambulisme permanent. Un long et perpétuel rêve enveloppe finalement toute son existence".

On comprend que Flaubert ait abandonné un sujet si étrange. Il confiait du reste à Louise Collet qu'il en craignait l'influence délétère sur son imagination.

LOUPS-GAROUS

La croyance aux loups-garous n'est pas, comme l'insinuent certains auteurs contemporains, une invention du moyen âge. Elle a existé de tous temps et chez tous les peuples. Hérodote, Pline, Strabon, Varron, tous les auteurs anciens en font mention et il suffit de rappeler ce passage de la huitième églogue de Virgile :

"Meris m'a donné ces herbes cueillies dans les campagnes du Pont ; elles y croissent en abondance. Par la vertu de ces herbes, j'ai vu souvent ce magicien se transformer en loup et s'enfoncer dans les bois ; je l'ai vu arracher les mânes du fond de leurs tombeaux, et transporter les moissons d'un champ dans un autre."

Ce qui est vrai, c'est que la légende du loup-garou s'est modifiée avec les siècles. Dans l'antiquité païenne, le loup-garou passait plutôt, comme dit Virgile, pour un magicien malfaisant, qui se changeait en bête afin de commettre impunément toutes sortes de crimes. Depuis l'avènement du christianisme, au contraire, la croyance populaire voit dans les loups-garous, non seulement des sorciers, mais aussi de grands pécheurs métamorphosés en bêtes, comme autrefois Nabuchodonosor, en punition de leurs péchés. Cette nouvelle théorie comporte, d'ailleurs des variantes, suivant les pays.

La "Vendée historique" nous expose, dans un curieux article, la théorie vendéenne d'après les traditions :

En Vendée, on croit généralement que ce sont surtout les sacrilèges, les assassins et les adultères qui sont ainsi métamorphosés en bêtes, le plus souvent en loups : de là le nom de loups-garous.

Personne ne connaît les criminels condamnés à cette singulière punition ; eux-mêmes jouent leur rôle d'une façon tout à fait inconsciente, et seulement à la faveur des ténèbres de la nuit.

Pendant toute la journée, rien ne les distingue du commun des mortels ; mais le soir, entre dix heures et minuit, le loup-garou, poussé par une force surnaturelle, saute à bas de son lit, prend sa forme de bête, sort de la maison sans réveiller personne, et commence une course échevelée qui dure jusqu'au lendemain matin. Il doit parcourir, dit-on, au moins sept paroisses, tout d'une traite. Au lever de l'aurore, il se retrouve dans son lit et s'y réveille, fatigué, brisé, mais n'ayant pas le moindre souvenir de son équipée nocturne.

Le supplice se renouvelle chaque nuit et peut se prolonger pendant plusieurs années, parfois même jusqu'à la mort du pécheur, suivant le plus ou moins de gravité des crimes qu'il s'agit d'expier. Mais le loup-garou est délivré pour toujours si, pendant une de ses courses, il a la chance d'être blessé par quelqu'un en état de grâce.

Chaque paroisse, et dans chaque paroisse chaque village a son histoire de loups-garous qui fait l'objet des récits de la veillée et que l'on se transmet fidèlement, de génération en génération. Les notes que j'ai patiemment recueillies, de ce chef, fourniraient la matière d'un volume : je dois me borner à en utiliser ici quelques-unes.

Dans le voisinage du Breuil-Barret, près de la Croix Cocrion, se trouve une curieuse pierre debout formant cuvette et servant de réceptacle aux eaux de pluie. C'est là, dit-on que s'arrêtent pour boire, en passant, les loups-garous de la contrée. Cette Pierre des Loups-Garous était autrefois l'objet d'une dévotion, ou plutôt d'une superstition populaire des plus singulières : tous les petits enfants du pays étaient amenés là, le jour de leur baptême ; on leur faisait toucher la pierre et cet attouchement, paraît-il, avait la vertu de préserver de tout mauvais sort les nouveau-nés. J'ai ouï dire que cela se pratiquait encore, bien qu'en cachette, et que cet étrange pèlerinage était toujours considéré, par certains parrains et marraines, comme le complément obligatoire de la cérémonie du baptême.

Aux Lucs-sur-Boulogne il y avait autrefois, près du bois de Malvergne, un menhir qui n'a disparu que depuis une quarantaine d'années et qui avait la forme d'un siège quelque peu percé. D'après la tradition locale, les loups-garous venaient s'y accroupir : de là le nom de Rouère de Pisse-Loup, donné au ruisselet qui prend sa source à cet endroit.

La Croisée-Marteau, située sur le territoire de la Merlatière, dans le canton des Essarts, passe pour avoir été, de tous temps, le rendez vous favori des loups-garous de la contrée. Quatre fois par an ils y tenaient leur sabbat, lequel commençait par une danse et se terminait par un repas : double opération qui n'avait, d'ailleurs, rien de bien réjouissant pour les acteurs, car les pauvres diables dansaient pieds nus, sur des pointes d'ajoncs, et le festin final se composait exclusivement de serpents, de ferrures de charrettes et.... d'ailes de moulins à vent !....

A Saint Philbert-du-Pont-Charrault, dans le pré du Souci, se trouve la Fontaine aux Garous. C'était là que les danseurs de la Croix-Marteau venaient, après chaque sabbat, baigner leurs pieds ensanglantés et boire une gorgée d'eau.

Elle avait, paraît-il, la vertu de leur faire digérer instantanément les serpents, ferrures de charrettes et ailes de moulins ingurgités au cours de leur repas nocturne !

G. M.

A MONTMARTRE.

On vend et on va démolir à Montmartre un petit groupe d'immeubles de la rue du Mont-Cenis, où se trouvait la porcelainerie" qu'avait fait construire le comte de Provence, frère aîné de Louis XVI, plus tard le roi Louis XVIII.

Monsieur avait trouvé un artisan très expert en faïencerie, qui, à la suite d'un long séjour à Pékin, venait de rentrer en France avec les formules de composition de la fameuse pâte à porcelaine des Chinois. Cet artisan, Descruelles, fut placé par Monsieur à la tête des ateliers de la nouvelle porcelainerie de Montmartre, ou plus exactement de Clignancourt ; et bientôt cette "porcelainerie de Monsieur" lança sur le marché de Paris des produits d'une extrême finesse, que l'on préféra, paraît-il, au moment à ceux mêmes de la "porcelainerie royale" de Sèvres. Comme marque de fabrique, la porcelainerie portait l'image d'un vieux moulin de pierre, dont on retrouve les fondations dans les immeubles de la rue du Mont-Cenis.

La porcelaine de Clignancourt finit peu de temps avant la Révolution. Sa manufacture fut vendue. Elle devint, au dix-neuvième siècle, l'hôtel de la famille de Libran. Elle abrite aujourd'hui une école enfantine.

Curieux Usage

A Frœschwiller, en Alsace, subsiste un curieux usage, qui remonte à l'année 1632.

Par testament, en date de cette même année, la comtesse de Durckheim-Montmartin avait légué à la commune un pré dont le revenu devait chaque année servir à l'achat de brioches pour les enfants, les veuves et les femmes sur le point d'être mères.

Tous les ans, à pareille époque, a lieu à la mairie la distribution des "brioches de la comtesse."

Le revenu est suffisant pour fournir deux brioches de quatre sous à chaque enfant.

Huit jours avant la date fixée pour la distribution, l'appariteur circule dans le village avec sa cloche et invite chaque famille à signaler par écrit le nombre de brioches auquel elle a droit. De cette façon, le maire apprend en même temps les naissances probables au cours des prochains mois et il peut prendre ses dispositions pour le registre de l'état-civil.

La commune de Frœschwiller, ajoute l'"Express," est bénéficiaire d'un autre legs du même genre, fait par Hercule-Eugène-Grégoire Strauss-Dürckheim, un savant qui mourut à Paris en 1865. Le testateur légua à la commune un certain nombre de biens dont le revenu alimente la caisse des pauvres. Il avait également légué à la ville de Strasbourg des sommes importantes qui allèrent à l'asile des aveugles. La capitale alsacienne a honoré la mémoire de ce philanthrope en donnant son nom à une rue de la ville nouvelle.

CHEZ LES MAGICIENS.

Il ne s'agit pas de la féerie assez sanglante qu'une troupe anglaise donnait récemment au Vaudeville, dit une feuille parisienne.

Il s'agit des prestidigitateurs américains.

Leur doyen, M. Harry Kellar, ayant décidé de mettre fin à sa glorieuse carrière pour prendre un repos bien gagné, ses confrères lui ont offert un dîner d'adieu qui a été suivi d'une soirée comme aucun music-hall ne peut en présenter à son public.

A l'assistance, composée de professionnels de la magie moderne, il ne fallait pas songer à donner de vieux "numéros." Aussi les prestidigitateurs se sont ils surpassés pour honorer leur doyen.

On a vu ainsi le "Roi des menottes" se faire ligoter et enchaîner par des gens à qui il ne faut pas en faire "accroire," puis se dégager de ses liens, le sourire sur les lèvres. Le Roi des dollars, travaillant les bras nus, a fait surgir de sa main une vingtaine de pièces. Inutile de dire que le Roi des cartes n'est pas resté en arrière.

Cependant, c'est au vieux maître Harry Kellar qu'il appartenait de fournir le clou de cette soirée originale.

L'assemblée venait de lui remettre son présent d'adieu : une superbe bague ornée de diamants, et le bijou reposait sur un guéridon "nullement préparé." Malgré tout, et sous les regards de ses confrères ébahis, M. Harry Kellar fit disparaître la bague que l'on aperçut bientôt après, planant au-dessus de la tête des convives.

On comprend que les "médiums" spirites ne veulent pas se frotter à de pareils gaillards.

L'équilibre des forces militaires européennes.

Un correspondant du "Temps" de Paris lui écrit de Berlin :

Le colonel Gaedke passe en revue dans le "Tageblatt" les armées qu'un conflit européen mettrait en présence. Examinant d'abord la puissance militaire de la Russie, de la France et de l'Angleterre, il marque le peu de confiance que lui inspire l'armée russe malgré le travail de réorganisation commencé. La France lui paraît posséder une armée de premier ordre, mais ayant contre elle l'infériorité du nombre. Quant à la flotte française, elle ne résisterait pas, d'après lui, à une attaque de la flotte allemande. Le secours que l'Angleterre pourrait apporter à la France lui semble beaucoup plus important qu'à la plupart de ses compatriotes. Les ports bloqués, le commerce allemand anéanti, lui paraissent une dure épreuve, surtout si la guerre se prolongeait. Et les 165,000 hommes que l'Angleterre pourrait débarquer sur le continent sont loin de lui paraître une quantité négligeable.

Le colonel Gaedke ne s'arrête pas à l'armée allemande, le plus puissant instrument de guerre existant actuellement. Quant à l'Autriche, il vante la qualité de ses troupes, de leur instruction ; mais il lui reproche d'avoir lésiné sur le nombre et de ne pas apporter à l'Allemagne l'appui sur lequel elle pourrait compter.

Les pensions pour la vieillesse en Angleterre

Le projet de loi sur les pensions pour la vieillesse, qui venait en seconde lecture devant le Parlement anglais, a été voté ces jours derniers par 417 voix contre 29 ; c'est-à-dire que le seul amendement sur lequel on ait voté, celui de M. Cox, qui réprouvait l'octroi de pensions aux ouvriers sans versements de la part de ceux-ci, a réuni les chiffres ci dessus. D'après certains journaux, le gouvernement aurait l'intention d'ajouter, dans une prochaine session, à son plan de retraites pour la vieillesse un plan de pensions d'invalidité avec versements modelé sur le système allemand. Le chancelier de l'Echiquier, dit on, est favorable au projet, parce qu'il tendrait à réduire le coût pour l'Etat des retraites pour la vieillesse. On pense que les ouvriers préféreraient, comme en Allemagne, verser 20 centimes par semaine, avec l'espoir de recevoir une pension d'invalidité dès l'âge de quarante-cinq ans, plutôt que de n'effectuer aucun versement, mais d'attendre jusqu'à soixante-dix ans pour avoir droit à une retraite.

Par contre, on fait remarquer que ce projet porterait un coup sensible aux sociétés de secours mutuels, à moins que l'assurance de l'Etat contre l'invalidité ne fût obligatoire qu'en cas de non-participation à une société mutualiste, et que les fonds de ces sociétés ne fussent garantis par le gouvernement, afin d'assurer à ces sociétés le même crédit qu'au fonds d'assurance de l'Etat.

WEST END.

Le jeudi, la direction de West End modifie toujours quelque peu son programme, ce qui en augmente l'attrait. Hier soir une foule considérable a joui de la brise du lac qui semblait d'autant plus rafraîchissante que la journée avait été plus chaude.

Nouveaux troubles à Tabriz.

Londres, 1er juillet.— Les dépêches reçues ce matin du nord de la Perse indiquent que la situation à Tabriz est toujours des plus graves. La populace a élevé des barricades dans les rues et les combats se poursuivent nuit et jour.

La garnison de la ville a reçu hier de nombreux renforts. Tous les magasins sont fermés et la partie paisible de la population reste confinée dans les habitations, dont plusieurs ont été pillées ces jours derniers.

Le chef kurde Rachid Khan, à la tête de ses cavaliers indisciplinés est dans les environs de la ville, prêt à secourir les forces du Schah, au cas où celles-ci seraient battues par les révolutionnaires.

La population est terrifiée à l'idée que les Kurdes pourraient être lâchés dans la ville car alors la vie même des étrangers ne serait plus respectée.

Une dépêche de Tabriz, parvenue dans la soirée à Londres, annonce que les combats de rues ont été repris de plus belle ce matin et que l'on s'attend à de nouvelles effusions de sang avant que le calme ne soit complètement rétabli dans la ville.

La colonie étrangère de Tabriz n'est pas très nombreuse et est presque entièrement composée de sujets russes. Il y a un consul général anglais, M. A. C. Wratislow, un consul général russe, M. Pohitonoff, et quelques employés européens de la Banque impériale et de la Compagnie de télégraphe.

La plupart des autres étrangers sont des négociants russes engagés dans le commerce des tapis. Les consulats anglais et russe sont gardés par des détachements de cosaques.

—Téhéran, Perse, 1er juillet — Le Shah a accordé de nouveaux pouvoirs au général Liakhoff, qui en fait à l'heure présente le dictateur absolu de la ville.

La garnison de Téhéran est forte maintenant de plus de 10,000 hommes, ce qui rend impossible toute nouvelle tentative de soulèvement des partisans du régime constitutionnel. De nombreuses arrestations ont encore été opérées hier et aujourd'hui.

La situation à Torreon.

Torreon, Mexique, 1er juillet— Les rapports suivant lesquels les insurgés se seraient livrés à de nombreuses déprédations dans le voisinage de Torreon ont été grandement exagérés.

La ville est absolument calme et les habitants sont en parfaite sécurité.

Quelques bandes de peons ont profité des troubles qui ont éclaté ces jours derniers pour piller des haciendas, mais à l'heure présente de nombreux détachements de troupes parcourent la campagne et l'on ne redoute pas de nouveaux désordres.

Crime mystérieux

Chicago, 1er juillet—On a découvert ce matin dans une chambre de la maison portant le No 1242 Michigan Avenue, le cadavre d'une femme paraissant âgée de 35 ans. Le corps était solidement ligotté et portait plusieurs contusions à la face et à la gorge.

La police n'a encore relevé aucun indice qui puisse la mettre sur les traces des meurtriers.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 128 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

QUATRIÈME PARTIE

LES SACRIFIES

XIII

DEVOIR PÉNIBLE

Suite.

Son dos s'était courbé. Les rides de sa physionomie s'étaient profondément creusées. Les cernures de ses yeux donnaient à ses prunelles, au fond des orbites caves, un éclat d'angoisse profonde.... de désespoir intraduisible.

C'est que cette nouvelle qui venait de lui être révélée par Busco était de celles qui bouleversent une existence.

Ah.... certes.... de toute son âme, comme elle l'avait déclaré, cette malheureuse regrettait la faute dont elle s'était rendue coupable dans le passé.

L'accès de folie qui l'avait jetée, elle, l'impulsive, jeune et ardente créature incapable de résister à la fascination du mal, hors de la route droite qu'elle avait cependant tout de suite regrettée !

Trop tard, hélas !

Quand elle avait vu clair quand autour d'elle, en elle aussi, s'était dissipé ce vertige dans lequel elle avait été emportée, elle avait compris que son mari, bon et juste pourtant, ne pardonnerait pas.

Ah ! Qu'avait-elle fait ?

L'expiation devait commencer de cette minute.

Des événements tragiques s'étaient produits qui lui avaient permis de faire croire à sa mort.

Sauvée d'un naufrage dans des circonstances toutes particulières, elle avait acheté le silence de ses sauveteurs.

Ainsi, elle avait pu figurer parmi les victimes de la catastrophe.

Dans la vie de fête, dans la vie factice qui avait été sienne à partir de ce jour, elle n'avait plus ri que pour tenter d'oublier le chagrin incurable qui noyait son âme.

Elle avait gâché, elle avait brisé son existence.

Ah ! que de fois.... l'image de sa fille lui était apparue dans ses rêves.

..L'image de son enfant que, pendant longtemps, elle avait bien cru ne jamais revoir !

L'image aussi de son mari qu'elle apprenait trop tard à estimer et à aimer.

Longtemps, elle-même, se sentant indigne, s'était condamnée au silence, à l'oubli. Puis, un jour.... après tant de déboires, tant de souffrances, tant de rancœurs.... elle s'était sentie incapable de résister plus longtemps au désir de revoir ceux qui lui étaient toujours chers.

..Ceux à l'affection desquels elle s'était stupidement arrachée.

Et, par des renseignements vite obtenus, elle avait appris que monsieur Valinières, son mari, était mort.... et que sa fille, mariée, habitait à Sainte-Maxime.

Elle avait voulu, de loin, contempler celle-ci.

Puis, peu à peu.... se détachant de passé, elle avait fait le rêve de vivre une vie nouvelle..

Elle était arrivée, comme on le sait, à réaliser ce désir.....

..Mieux même qu'elle n'eût, pendant longtemps, osé l'espérer puisqu'elle se trouvait chez sa fille, puisqu'elle pouvait la voir continuellement, chérir aussi Jacqueline, sa petite-fille....

Et cela sans inquiétude, puisque son identité était cachée....

Ah .... ce rêve était trop beau.....

Elle n'avait plus droit au bonheur.

Ce qui venait de se passer le prouvait bien.....

Et maintenant le remords allait la torturer sans cesse....

Nuit et jour, elle songerait qu'elle avait causé— ah bien involontairement sans doute—mais réellement pourtant, la mort de son mari.

C'était ce mot jeté par elle dans cette conversation dont elle se souvenait fort bien qui avait provoqué l'accident irréparable.

Dieu ! l'épouvantable pensée..

Pourquoi le hasard a-t-il de ces atrocités ? Pourquoi le destin décide-t-il de pareilles abominations ?

Oui, à cette minute, cette femme paraissait avoir dix années de plus que lorsque, une heure auparavant, elle était entrée au cimetière.

Elle marchait avec difficulté, s'arrêtant parfois, comme à bout de souffle.

Busco, lui, était parti en avant.

Le crépuscule s'épaississait.

Les clartés, à l'horizon, devenaient de moins en moins intenses. Une à une, les teintes merveilleuses qui tout à l'heure lavaient le ciel à l'Occident s'effaçaient. Et la mer, là-bas, la grande Bleue disparaissait elle aussi dans la grisaille du soir.

C'en était fait de ce beau rêve par lequel depuis des jours la malheureuse se laissait bercer !

..De ce beau rêve de vivre là toujours, ignorée, auprès de Gilberte, auprès de Jacqueline !

..Demain il allait falloir le briser.

..A jamais.....

Car ce Busco ne reviendrait pas sur ce qu'il avait déclaré.

Et elle comprenait bien que si elle forçait le vieillard à dire la vérité à Gilberte, celle-ce ne lui pardonnerait jamais non plus... ce crime.... ce crime involontaire qu'elle avait commis.

Il n'y avait plus qu'à partir..

Qu'à aller expier au loin.... par un peu plus de souffrance et de remords.... ce qu'elle avait expié pourtant si cruellement déjà dans le passé.

Mais qu'allait-elle dire à Gilberte pour motiver son départ ?

Elle ne le savait pas.

Tant de pensées, à cette heure, s'agitaient dans son cerveau qu'elle était incapable de s'arrêter à une seule.

Il lui semblait qu'elle était ivre.

Ah ! c'était un vrai chemin de calvaire qu'elle parcourait ce soir, à travers cette campagne pourtant merveilleuse, au long de ces sentiers fleuris.

Quand elle arriva à la grille de la propriété, elle dut s'arrêter encore.....

..S'arrêter longtemps.

Devant elle, dans la nuit venue, elle voyait les rectangles lumineux que formaient les fenêtres éclairées de la villa.

Son cœur battait désordonnément.

Puis tout à coup elle fit appel à son courage défaillant, ouvrit la grille, s'engagea dans l'allée.

En haut du perron elle rencontra justement Gilberte et Jacqueline, qui venaient de faire un tour au bord de la mer et rentraient, elles aussi.

Le trouble profond, l'attitude étrange de la gouvernante n'échappèrent pas à la jeune femme.

— Mais qu'avez-vous donc ? Vous paraissez souffrante, madame Verlet ? questionna-t-elle.

—Je suis en peu souffrante, en effet, madame Gilberte.

—Il faut, en ce cas, monter à votre chambre, vous mettre au lit, vous reposer. Et, si vous le désirez, je manderai sans tarder le docteur Ricardier.

—Non.... non.... madame.. Inutile.... Ce ne sera rien, je vous assure.

—C'est au cours de votre sortie que ce malaise vous a prise ? Vous n'éprouviez rien ce matin ?

—Je vais dire à madame.... C'est un peu d'émotion.

—D'émotion ?

Gilberte, dans la clarté de la lampe du vestibule, regardait son interlocutrice avec surprise.

La pauvre femme se taisait à présent.

Pourquoi avait-elle prononcé ce mot, ce mot dangereux dans les circonstances présentes ?

Allait-elle donc avouer la vérité à sa fille ?

On eût pu le croire.

Mais il n'en fut rien.

A la question que lui posaient les regards interrogateurs de Gilberte, elle répondait en tremblant :

—Oui, d'émotion.... car, au chalet des Oliviers, où je me suis rendue selon la permission que madame m'avait accordée, j'ai vu mademoiselle Henriette si faible que cela m'a bouleversée.

—Cette pauvre Henriette, interrompit Jacqueline avec une voix de compassion et pendant qu'un gros soupir arrivait à ses lèvres.

—Alors elle ne va pas bien ? s'enquit la jeune femme.

—Oh ! pas bien du tout et pour moi la fin n'est certainement plus qu'une question de jours.

Ce qu'elle disait là était d'ailleurs parfaitement exact.

Elle avait trouvé la fille de M. Ramberty beaucoup plus accablée, beaucoup plus défaite qu'à ses autres visites.

—Dis donc, maman, faisait aussitôt Jacqueline, si tu voulais nous irions, nous aussi, au de